

Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée. « Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ? ! Zut ! »

Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Elle était née un vendredi 13 et redoutait le jour de son anniversaire, surtout celui-là.

Ce vendredi 13 mars, Malou s'était réveillée à 7 heures, après une nuit pas terrible. Elle s'était levée plusieurs fois pour aller aux toilettes. A 9 heures, elle était pomponnée comme la marquise des Anges (*un bouquin qu'elle avait dû lire il y a très longtemps*). Elle avait prévu de voir une amie, qui se désista au dernier moment sur sa messagerie, pendant qu'elle se préparait. Elle songea qu'elle souffrait de plus en plus de ces petits abandons, devenus si naturels avec le temps. A 10 heures, la pluie avait cessé et elle se sentit vieille et mal aimée. Après avoir fait rapidement l'inventaire du frigo et des placards de la cuisine, elle décida d'aller faire des courses. Après tout, pour ses quatre-vingts ans, elle avait bien le droit de s'offrir une bonne bouteille ! Au moment de sortir, un appel téléphonique insistant l'obligea à remettre la clé dans la serrure. C'était Catherine, sa fille.

Bourrin. Elle était choquée. Elle avait même cherché le terme dans le dictionnaire pour savoir ce que ce mot recouvrait. De prime abord, ça ne me semblait pas très vexant, mais sa fille l'avait très mal pris. « Est-ce qu'on traite sa femme de bourrin ? », avait hurlé Catherine au téléphone, exaspérée par le comportement de Stéphane face à leur nouvelle situation. Elle avait quitté le domicile conjugal, certes, mais il n'avait pas tous les droits ! On allait voir ce qu'on allait voir ! Elle ne se laisserait pas faire ! Après tout, elle avait mis beaucoup de sa personne dans cette maison et elle avait droit à sa part. Mais Stéphane ne voulait pas l'entendre. Tantôt il se plaignait et faisait la sourde oreille, tantôt il devenait virulent à son égard. La salope ! Elle l'avait abandonné ! Lui, sa vie, la maison... Elle avait osé rayer en un week-end toute leur existence commune et le laisser seul. Tout seul. C'était insupportable ! Comment lui faire payer ? Il ne lâcherait rien. Elle verrait bien. Elle voulait la guerre ? Elle l'aurait !

Bourrin, de bourrique. Mot familier du Sud-Ouest : personne bête et têtue. « Quelle bourrique ! ». Qui ne veut pas avancer ou qui ne veut pas aller là où on lui dit ? Dans l'esprit de Stéphane, ça devait être un peu ça. Refuser, s'opposer, contester : quel bourrin que cette femme ! Quel tempérament ! Pourquoi l'avait-elle quitté ? Pourquoi ne l'aimait-elle plus ? Qu'avait-il fait de mal ? Il demeurait inconsolable sur le sujet. Sa femme s'en fichait pas mal et lui réclamait des sous, des meubles et je ne sais quoi encore... Il avait eu beau essayer de lui expliquer qu'il n'allait pas tout perdre pour lui faire plaisir, elle continuait à manifester son impatience. Quel bourrin !

Quoi qu'en dise Stéphane, son – plus pour très longtemps – gendre, sa fille n'était pas un bourrin. Simple, charmante, naturelle, et travailleuse de surcroît, Catherine n'était pas loin à ses yeux de la femme idéale. Mais elle avait choisi de rompre avec l'exaspération croissante de son existence auprès d'un homme dont elle « avait été amoureuse pendant vingt ans » pour entreprendre, à cinquante ans, une nouvelle vie. Elle l'imaginait encore et toujours pleine de sources de plaisirs, de nouvelles libertés, de sorties entre copines, de flirts poussés et plus si affinités, en tout cas bien loin des turpitudes de la mère de famille et de l'épouse aimante qu'elle avait été. Les difficultés financières s'aplaniraient avec le temps, et elle abordait la cinquantaine relativement confiante. Sa détermination, réelle ou supposée, contrebalançait, ou plutôt équilibrait, son côté tantôt fleur bleue, tantôt rebelle.

Malou avait du mal à comprendre sa fille. Catherine avait désormais atteint l'âge de s'occuper de sa mère et n'était plus en conflit ouvert avec elle, mais elle s'inquiétait de tout, à tout propos, comme là, le jour de son anniversaire. Ce qui agaçait et amusait Malou en même temps.

La dernière fois qu'elles s'étaient vues, c'était sur Skype. Elles s'étaient connectées pour admirer le nouvel appartement-jardin-terrasse de Catherine près de Dijon, grâce à un ordinateur portable que sa fille trimballait sous tous les angles. Très cosy, l'appartement. Malou s'était demandé si c'était une invitation à y aller, mais oui, évidemment.

A 19 heures, tout était en ordre dans l'appartement. Chez elle, au fin fond du 17^e arrondissement, cohabitaient dans un raffinement incroyable tableaux, bergères et ivoires. Malou jeta un regard circulaire sur son salon, guettant le moindre défaut – un tissu pas assez tiré par-ci, un cadre de travers par-là –, comme si elle attendait du monde. Elle installa un plateau-repas sur la table basse devant le canapé. Rien ne l'intéressait vraiment à la télé, et la radio, elle en avait marre. Elle posa un verre de vin près elle et, enfin satisfaite, elle s'allongea confortablement pour lire. Elle venait d'acheter un excellent bordeaux au Leclerc d'Asnières. Elle pensa au gérant du corner « Bacchus » de l'hyper ; il était presque devenu un ami grâce à ses conseils avisés et l'avait aidée, une fois de plus, à faire le bon choix.

Vers 20 heures, on sonna à la porte, ce qui la fit sursauter. Qui cela pouvait-il bien être, à cette heure ? Un voisin, sans doute. Malou posa *L'Aube des Templiers* sur la table basse et entreprit de retrouver ses chaussures disparues sous le canapé. Le second coup de sonnette lui fit peur. Un livreur pressé, certainement. Ça devait être une erreur. Elle se précipita à la porte. « Oui... qui est-ce ? ». Elle n'entendit pas distinctement ce qui lui fut répondu, mais, rassurée, elle ouvrit.

Il était déjà au moins 2 heures du matin et il ne partait toujours pas. Malou ne savait que penser. Non pas qu'elle se trouvait indisposée, au contraire, d'être seule avec lui, mais tout se brouillait dans sa tête. Voyons : après avoir ouvert la porte, elle s'était pris en pleine face, comme une avalanche, ses meilleurs amis et un, non, deux inconnus avec eux, un jeune couple, semblait-il. Ils souriaient et braillaient « Bon anniversaire, Malou ! », chargés de bouteilles et de victuailles, comme si c'était une fête nationale. Envahie par l'émotion, Malou avait bredouillé des « Oh ! C'est trop gentil ! Vous êtes adorables ! Venez ! Entrez ! »

« Je peux vous aider ? » Le jeune homme était resté. Il avait laissé filer sa fiancée potentielle. Bien plus jeune qu'elle, 35 ans au maximum. Malou n'en revenait pas. Un si bel homme ! Et il était là, devant elle, et lui parlait d'un ton assuré. « Je peux vous aider à débarrasser ? » Oui, enfin non, ça n'était pas convenable. Elle ne pouvait pas cependant le mettre dehors. Ils avaient échangé quelques mots au cours de la soirée, mais elle n'arrivait plus à se souvenir de son nom. Il avait l'air d'origine étrangère. Un étranger ? Ah ! ça l'intriguait ! Brun, la peau mate, 1,78 mètre environ. En tout cas, bien plus grand qu'elle, ça n'était pas difficile.

Une heure plus tard, après le rangement de la vaisselle, ils faisaient ami-ami en débouchant une bouteille. Un verre de plus, qui aurait sûrement des conséquences, pensa-t-elle. Mais, pour l'instant, un peu éméchée, Malou avait la tête ailleurs. Elle flottait comme dans un rêve, oubliant tout sauf le moment présent. A présent, il la faisait rire. Elle le trouva avisé dans ses observations politiques, et sur les Français en particulier, et lui resservit un verre. Il était parfait. Tout à fait son genre.

Quand il se pencha vers elle pour l'embrasser, Malou feint l'étonnement sans cacher son plaisir. « Pourquoi moi ? », interrogeaient ses yeux. C'est le moment qu'il choisit pour lui murmurer à l'oreille : « Je suis un *escort boy*, ça vous gêne ? »

« Un quoi ? »

Malou valait 250 euros la soirée, 300 la nuit. Ses amis l'avaient recruté sur Internet. Il avait fait un prix. Il débutait et venait de Tunisie. On lui proposait aussi de faire du porno. Mais ça, non ! Jamais !

Malou restait muette. Étreinte par la compassion, elle suivait attentivement tout ce qu'il racontait. Son enfance misérable, Bourguiba, Ben Ali, la révolution qui avait soulevé tant d'espairs, son arrivée catastrophique en France, ses frères et sœurs restés au pays... Ses parents étaient morts. Il n'avait pas eu le choix. Il avait encore sa grand-mère. Tiens ! Malou se fit brièvement la réflexion et continua de le regarder, hypnotisée. Il voulait être maçon ou peintre. Il aimait beaucoup la peinture mais, maçon, c'était plus recherché...

Deux bouteilles plus tard, Malou tombait de sommeil. Il était près de quatre heures du matin et elle se sentait liquéfiée. Vite ! pipi ! Ça ne pouvait pas attendre. Elle s'excusa de sa provisoire absence auprès de son intarissable visiteur du soir et s'extirpa du canapé, chancelante.

Enfin soulagée, elle fit un rapide tour par la salle de bains pour se laver les mains et en profita pour se recoiffer et remettre du rouge à lèvres. Quand elle le retrouva là où elle l'avait laissé, il était nu comme un ver. Apollon était allongé sur le sofa et, mourante, elle se dirigea vers lui telle une vierge qu'on allait sacrifier. Malou avait envie de rire, mais il prit ça très au sérieux et l'entraîna vers la chambre.

Elle entendit à peine la porte se fermer derrière lui. On était samedi. Ce vendredi 13 avait été l'un des plus beaux jours de sa vie. Malou se retourna sur l'oreiller. A côté d'elle, posé sur le drap, un « Joyeux anniversaire ! » était écrit à la main sur une enveloppe, avec une carte de visite à l'intérieur.